

Ici s'achève la biographie d'Alice, une judicieuse initiative de l'association « Les Amis du Vieil Ungersheim » qui a pris la décision tout aussi pertinente d'en confier la collecte et la rédaction à Véronique Wurth. J'ai quelque part une place, ai-je lu, dans ces mémoires. Mes enfants doivent beaucoup à Alice et à André, je les associe en pensée à mon propos. Véronique m'a demandé si je pouvais contribuer à la rédaction du chapitre consacré aux activités d'Alice à l'écomusée. Ce n'était guère possible. Je suis parti de l'écomusée en 2006, mais Alice y est restée et sa vie là-bas a continué. C'est donc une autre histoire, qui appartient en propre à Alice. Durant toutes ces années je l'ai cependant imaginée fleurissant régulièrement la chapelle et veillant à ce que la flamme des cierges ne s'y éteigne pas.

Comme je ne suis pas vraiment certain que quelqu'un y pensera, il me faut dire pourquoi le choix de Véronique Wurth est le bon. Comme moi, Véronique a atterri sur la planète Ungersheim en 1980, dans la lande de l'écomusée. Comme Alice, Véronique a fait un choix, quittant la sécurité d'un emploi de fonctionnaire pour l'instabilité d'un poste permanent à l'écomusée auquel elle s'est dévouée corps et âme, notamment pour les activités dites d'animation, mais qui sont en réalité le cœur même de ce musée : la transmission aux plus jeunes. A ce titre, elle côtoyait chaque jour Alice, solide pilier de l'équipe bénévole. Après l'écomusée, Véronique a élargi ses expériences professionnelles et compétences. En rédigeant ces mémoires, elle est à la fois dedans, à l'intérieur de la vie d'Alice qu'elle a partagée si longtemps, et à l'extérieur. L'exercice est périlleux. Les limites de l'intimité doivent être respectées. On n'a pas le droit de projeter sa propre vision du monde dans les propos que l'on prête à l'autre. Et pourtant il faut bien dégager ce qui, dans une vie, a valeur d'universalité et d'enseignement.

Pour ma part, un témoignage : celui de notre première rencontre, Alice et moi. Elle fut déterminante pour les décennies suivantes. Notre association « Maisons paysannes d'Alsace » était en recherche, depuis 1971, d'un terrain sur lequel reconstruire les maisons paysannes qu'elle avait sauvées de la disparition en les démontant poutre à poutre. Sur les près de mille communes d'Alsace, Ungersheim fut la seule qui s'intéressa au projet et offrit un terrain. Les premiers travaux débutèrent durant l'été 1980, Véronique Wurth en était, maniant pelle et pioche comme je l'ai dit.

On a de la peine à imaginer ce que cet endroit était avant que l'écomusée s'y installe –ou plutôt s'y réfugie. La mine de potasse Rodolphe, désaffectée depuis seulement quatre ans, flanquée de son terril, la montagne aride et salée, dominait une lande. De hautes perches noires, des moignons de troncs, d'énormes souches, disaient que se trouvait là il avait peu de temps une prospère forêt, le Grosswald, détruite par un accident de pollution industrielle. La lande de pelouses rases et les horizons presque infinis de la roselière n'avaient d'autre limite si on ne regardait pas du côté de la mine, que le panorama somptueux des Hautes Vosges.

Le village d'Ungersheim était pour nous, venus d'un peu partout, un pays inconnu. A trois kilomètres de celui-ci, le terrain de l'écomusée n'y était relié que par un mauvais chemin. Celui-ci traversait une forêt épargnée par la pollution, où d'innombrables iris jaunes se miraient dans les inondations de printemps. Au-delà, le paysage s'ouvrait sur des champs où le maïs n'était pas encore omniprésent. Bleuets, coquelicots et marguerites émaillaient l'horizon des blés, sur lequel se profilait un second puits de mine, celui d'Ungersheim. Et enfin la silhouette de ce chevalement venait danser avec le fin clocher baroque de l'église et le cylindre de briques du château d'eau : là était Ungersheim, où Alice

fit sa vie et où j'étais en train de commencer à refaire la mienne. Nous ne nous connaissions pas encore.

Il y eut un premier été de chantier pionnier, puis un hiver rigoureux pendant lequel on travailla tout de même, et advint le beau printemps 1981. Trois bâtiments avaient déjà été reconstruits, dont un pavillon de jardin provenant de Ribeauvillé, isolé dans une clairière de prunelliers blancs et de charmes torturés par le sel et le vent, mais s'accrochant à la vie (ils sont toujours là je suppose). C'était un dimanche. L'équipe avait bien travaillé les jours précédents et avait décidé d'aller à un *Grempeleturnier* dans un village des environs. J'étais resté seul pour peindre les décors de pierres en trompe-l'œil aux angles du pavillon. Cette occupation était plaisante, dans une belle nature ensoleillée en début de journée, mais évoluant rapidement en chaleur torride. Il n'y avait rien à boire – le chantier n'était pas raccordé à l'eau potable. Je commençais à jurer comme un charretier en pensant aux collègues attablés devant des bocks de bière fraîche. J'implorais à tue-tête, pensant n'être entendu que par les mésanges : « Pitié, une bonne bière ! »

« Elle arrive tout de suite » répondit l'écho. C'étaient Alice et André qui se promenaient là, sans doute pour voir les progrès du chantier. Nous avons lié connaissance. André parla d'un livre sur les maisons paysannes que je venais de publier. Alice, au retour de l'approvisionnement en bière, raconta la forêt de son enfance. Ce lieu jusqu'alors anonyme était à présent habité par une mémoire, un imaginaire antérieurs à notre arrivée ici et dans lesquels on pouvait se lover. Le creuset dans lequel aurait lieu la transmission était formé.

La transmission est au centre de la personnalité d'Alice et cela explique la place singulière qu'elle occupa à l'écomusée, aux côtés d'autres femmes et hommes – nous pensons à Roger Zimmermann le sellier Ungersheimois lui aussi — animés par le même devoir sacré et la même joie. Une place singulière car Alice représentait la collectivité la plus proche, celle qui avait accueilli le projet d'écomusée, la collectivité que l'écomusée devait représenter lui aussi car à quoi bon rassembler des patrimoines de toutes natures et origines si l'on n'est pas capable de témoigner du plus proche ? Alice était la « locale », l'enfant du pays. Elle était aussi la totalité des univers que l'écomusée voulut réunir et faire embrasser dans un seul panorama, celui d'une Alsace plurielle dont la vie et la carrière professionnelle d'Alice illustrent la richesse. Au temps de son enfance et de sa jeunesse, on était nécessairement proche de la paysannerie, dépendante de la mine de potasse dont les salaires payaient les tracteurs des petites fermes. Distincte du vieux village, la cité minière avait fixé elle aussi une population ouvrière qui d'une certaine façon s'« empaysanna » grâce aux potagers judicieusement prévus par les architectes et urbanistes d'alors. La Mine de potasse Rodolphe n'était-elle pas surnommée *Büraschacht*, le puits des paysans ?

Alice partage le lot commun. Femme, le travail de la mine ne lui est pas accessible. Elle sera ouvrière dans le textile, qui vit alors ses dernières heures de prospérité — nous sommes dans les années 1950 – dans ces enfers que la gouaille alsacienne sait humaniser par la dérision : telle usine sera surnommée la Fabrique de fous, une autre le Bordel à mouches. Les machines à couper le tissu et les doigts y fonctionnent à plein régime. Alice y gagne de quoi contribuer au budget de la maisonnée où cohabitent encore les générations, grapple par ailleurs de quoi se constituer son trousseau en vue du mariage, sans lequel on ne saurait passer d'une maison à l'autre.

Sortie de l'usine, Alice s'immerge dans un nouvel univers où l'on travaille dur : celui du restaurant du Moulin où elle œuvre en coulisses. C'est aussi une bulle de convivialité et de fêtes. Certains se souviennent d'Alexandre Vonthron, le patron accordéoniste en gilet rouge.

L'étape suivante sera le poste d'aide maternelle à l'école du village, qui renforce Alice dans ses convictions. Encore meurtrie par les violences scolaires qu'elle a subies dans son enfance, elle se confronte au drame d'enfants mal-aimés de leurs familles. Elle se bat pour des conditions d'accueil dignes.

Puis la vente à domicile ouvrira d'autres horizons humains et géographiques. Les étapes professionnelles d'Alice montrent une évolution majeure du tournant du XXe siècle : la courageuse, tenace marche des femmes pour leur autonomie économique. L'engagement d'Alice dans sa carrière commerciale, avec la formation, l'organisation et l'animation d'équipes, a lieu en pleine conscience de l'enjeu émancipateur de cette activité qu'elle structure comme un vrai métier au bénéfice de ses collègues féminines.

Voici, vite redits, les traits marquants de la vie professionnelle d'Alsace, nous faisant comprendre en quoi ses mémoires sont une leçon d'histoire sociale et politique au ras des réalités de la vie. Cette carrière professionnelle faite d'opportunités saisies, de volonté tenace et de contraintes imposées par la tragédie de deux veuvages n'est en réalité pas dissociable des acquis de l'environnement domestique durant la prime enfance. On en retiendra en particulier celui de l'atmosphère de tendresse familiale où éclot la personnalité d'Alice et où s'opère la transmission des gestes et des savoirs, elle-même support du récit structurant le rapport de soi à sa propre vie et aux autres. Alice, pleinement consciente de cela et reconnaissante à sa famille, a conceptualisé – sans employer ce terme ! – cette expérience et n'a cessé de rappeler aux adultes leur devoir de respectueuse attention vis-à-vis de l'enfant et de tous ses potentiels de développement, révélés par la multiplication des expériences sensibles dans un environnement affectueux. Témoin du nazisme au quotidien dans le village, Alice a vu comment on produit les monstres, et s'engage par l'exemple, sa vie durant, à une forme d'exemplarité autant dans sa vie sociale que dans l'intimité de sa maisonnée et de son jardin. A des étudiants venus l'interroger en 2012 dans le cadre d'une enquête sur la nature à Ungersheim, elle montre une photo de son petit-fils en plein travail dans son jardin. « Il adore ça » dit-elle. « J'ai déjà prévu le matériel de jardinage pour mon arrière-petite-fille. J'installerai une table, des fauteuils pour qu'elle puisse inviter ses copines et qui elle voudra pour jouer au jardin. Elle adore déjà cueillir les fruits même si elle ne sait pas encore marcher. Il suffit de lui tenir la main, et Alice mime la scène. C'est comme quand j'ai appris auprès de ma grand-mère à pétrir la pâte du kougelhopf, c'est à la main que c'est bon car sa chaleur apporte tout.

Voilà pourquoi je m'impliquais à l'écomusée. Avec les enfants on y cueillait les fruits, on les transformait en gelées, confitures et gâteaux, et puis on en faisait des photos grandeur nature. Les enfants ne voulaient plus rentrer chez eux après avoir brossé, caressé les cochons noirs ou découvert l'adresse des artisans à agir sur toutes sortes de matières. A l'exemple du torchis, quelque chose que l'on peut voir, toucher, faire. »

La cuisine est assurément le fil conducteur de cette transmission : de la grand-mère d'Alice à son arrière-petite-fille, les mêmes goûts et savoirs ont traversé six générations. On peinerait à trouver un

autre support –et objet- de transmission aussi résistant à l'érosion du temps. Mais le temps fuit-il pour Alice, comme pour nous tous ? Oui bien sûr, mais elle n'est guère dans la nostalgie et pas du tout dans l'effacement devant les ruptures culturelles de la fin de l'autre siècle et du début de celui-ci. Parce qu'investissant sur la durée et la continuité de la famille, Alice décrit le temps comme un arbre généalogique, on pourrait aussi dire un curseur. Avec humour, elle dit que sa position dans l'arbre s'est inversée.

Des mémoires d'Alice, on peut faire ressortir un autre champ de réflexion. On a vu que son grand-père mineur a été décapité dans son travail, en raison de la négligence d'un collègue lors d'un tir d'explosifs. Elle aurait pu légitimement en tenir rigueur à cette entreprise, qui laissa sa grand-mère veuve avec sept enfants dit-elle aux étudiants qui l'interrogeaient en 2012, en poursuivant : « Dans les mines, il y avait du travail pour les Polonais, les Italiens et les gens de chez nous. Les mines ont construit des cités et il faut en parler car c'était bien et a profité à un grand nombre de familles. Lorsque les mines ont cessé, les habitants ont eu la possibilité de racheter leur maison à un prix raisonnable. Et les mines furent une bonne école, elles formaient à la vie, ce n'était pas un travail où on vous passait la main dans le dos pour vous cajoler ».

Reconnaissante à l'entreprise minière et ses mineurs, Alice comprend pourquoi l'écomusée, ou si l'on veut être précis les « Maisons paysannes d'Alsace », se sont engagés dès 1986 dans le sauvetage et la réhabilitation du carreau de la mine Rodolphe, alors voué à la démolition. Bien rares étaient ceux qui voyaient l'intérêt d'une telle conservation. Les mines ne sont pas un patrimoine alsacien, disaient les sceptiques et les opposants ! Malgré la virulence des oppositions, y compris dans la population des mineurs elle-même, la mine Rodolphe put survivre, puis s'ouvrir au public. En 2006, l'écomusée (du moins ses recettes) fut annexé de fait par l'éphémère parc de loisirs voisin, le Bioscope. Les promoteurs de ce dernier, forts de l'appui d'éminents hommes et femmes politiques rêvaient à un grand site de distractions avec piscine tropicale et à une véritable ville d'hébergement touristique. A nouveau le carreau de mine Rodolphe dérangeait la vue des promoteurs. Il était fortement question de le détruire. Écoutons Alice : « Aux côtés des syndicats je m'étais battue pour le maintien de l'activité minière. Plus tard, quand il fut question de raser le carreau Rodolphe, j'ai clamé haut et fort que le jour où les bulldozers entreraient en action je me coucherai devant eux. J'aurais ainsi été la nième victime des mines de potasse, qui ont déjà tué mon grand-père ».

Cette anecdote montre la multiplicité des connexions d'Alice, à qui rien dans ce territoire d'Ungersheim n'était étranger : tout était objet de connaissance empirique et d'affects. Justice doit cependant être rendue à son mari André, fin lettré et personne d'une extrême douceur qui apportait au couple une capacité à prendre du recul, à élargir le cercle des relations.

Nous pouvions apporter n'importe quelle idée apparemment saugrenue et étrangère au lieu, Alice parvenait aussitôt à construire des analogies avec ce qu'elle avait connu ici même. En 2002, nous avons créé un champ d'expérimentations pour jeunes architectes, invités à construire eux-mêmes de petits édifices. Une des équipes avait conçu un projet dans lequel les murs étaient faits de sacs à patates remplis de terre et de graines. Le lien avec Ungersheim n'était pas évident, Alice l'a trouvé en un quart de tour : peu avant l'arrivée de l'écomusée, la Thur inondait régulièrement ces terrains. Lors des crues, les pompiers et toutes les personnes valides étaient appelées à la rescousse pour protéger les digues, colmater les brèches, avec de tels sacs remplis de terre. Alice trouvait toujours un chemin

direct vers une vérité simple, là où je me se torturais les méninges pour trouver des arguments justifiant a postériori une intuition.

Dans l'expérience et dans le récit d'Alice en son Ungersheim et dans les temps qu'elle y a traversés, dans sa contribution éminente à l'écomusée, il y a matière à de nouvelles façons de poser les problèmes, de nouvelles pratiques. Les souvenirs d'Alice ne sont pas ceux d'un monde perdu, ce sont des mémoires vives du présent. Ungersheim est une petite commune, dont le maire visionnaire Jean-Claude Mensch a fait, avec la participation de beaucoup et en dépit de l'opposition de quelques-uns, un territoire d'expérimentation : le village en transition. Transition n'est pas rupture, et les savoirs populaires ne sont pas une ressource fossile. Les mémoires d'Alice montrent qu'il y a ici une sorte de substrat de rapport à la nature, de perception du temps dans la longue durée, d'aspiration à l'autonomie quelles que soient les contingences de l'époque. Ici le passé n'est pas artificiellement opposé à la modernité : la mémoire des « Anciens » nourrit la substance du présent, croyons-nous. Encore faut-il le reconnaître de temps à autre et se donner le temps de l'arrêt sur image pour laisser la lumière de vieilles vies éclairer les zones d'ombre et de doute brouillant la scène des engagements d'aujourd'hui.

Merci à Alice de nous avoir donné envie, quand il en est besoin, de voir le monde avec ses yeux et de l'éprouver avec son cœur.